



XIII.

Pierre a maintenant 12 ans, Denise 19. Le petit frère est malade, très malade; il a la fièvre, il délire; c'est la scarlatine. Il ne reconnaît plus personne, pas même sa grande sœur tant aimée. Denise s'est installée à son chevet et le soigne jour et nuit avec un inlassable dévouement. Par une de ces malheureuses coïncidences, comme il s'en trouve si fréquemment dans la vie d'ailleurs, M^{me} Dubreuil est souffrante depuis quelques mois, s'étiole sans que le docteur en explique bien la cause. Elle doit beaucoup ménager sa santé et ne peut soigner son fils. Mais Denise qui est devenue une jeune fille assez

robuste malgré sa petite taille et son apparence délicate, est très capable de la remplacer à présent.

Penchée sur le lit du cher petit frère, elle épie son sommeil lourd, peuplé de rêves et de cauchemars ; le thermomètre relate les degrés de fièvre matin et soir ; elle lui donne ses potions aux heures prescrites ; dort à peine, oublie ses heures de repas, et, avec la douce obstination des bons et des dévoués, répond invariablement à M^{me} Dubreuil qui la supplie de prendre un peu de repos et de laisser venir une garde-malade au moins la nuit : “Non, je ne veux pas que des étrangers le soignent.” Elle s’efforce de cacher à tous ses nuits sans sommeil et les progrès de la terrible fièvre.

Après neuf longs jours durant lesquels la tête du pauvre petit Pierre a battu la campagne, créant des fantômes sans nom, luttant avec des êtres imaginaires, un matin il s’éveille . . .

Oh ! surprise ! Denise, sa douce et bonne Denise est près de lui dans son fauteuil. Elle s’est assoupie, les yeux clos. Il n’ose bouger, croyant à un rêve et craignant de le voir s’évanouir. Et puis, il est si faible, si faible qu’il ne saurait parler. Il la regarde doucement : Comme elle est pâle ! Comme elle a l’air fatigué !

A ce moment, la grande sœur ouvre les yeux ! Leurs regards se croisent :

— Denise ! . . . murmure-t-il. Ce seul mot, ce regard qui dénote la connaissance de ce qui l’environne, ont fait jaillir deux larmes de joie des yeux de la Grande Sœur. Elle s’approche, le cœur battant, émue jusqu’au fond de

l'âme. Et tout bas : „Veux-tu boire, mon petit Pierre?” (Il a tant de fois demandé à boire pendant ces terribles jours de fièvre!) Il fait signe que non. Puis en soupirant : “Reste auprès de moi” murmure-t-il encore. Et glissant sa petite main amaigrie dans celle de la grande sœur, il s'endort d'un bon sommeil cette fois, avec une respiration faible, mais régulière, sans rêve... Denise, doucement s'est rassise tout près de lui, sans quitter la chère petite main. Oh! non, elle ne s'éloignera pas, petit Pierre. Tu as en elle l'amie la plus vraie, la plus sûre, la plus dévouée! Tu comprendras plus tard seulement la joie qu'éprouve toute femme à s'oublier elle-même pour protéger l'être plus faible qui se réfugie en elle. — Dors, mon pauvre petit malade; plus tard, tu te souviendras du dévouement de la grande sœur qui t'aura appris, à son insu ce que vaut la famille.

Mais tandis que petit Pierre dort, Denise s'aperçoit que les paupières sont rouges et un peu tuméfiées.

Au médecin, venu une heure plus tard, “Voyez donc, Docteur, dit-elle, les yeux paraissent malades!”

Celui-ci examine les paupières avec soin :

— Oui, dit-il, l'air inquiet, le mal s'est jeté sur les yeux : c'est l'ophthalmie purulente qui se déclare. Fièvre et délire sont tombés et ne reparaitront pas si le malade est tenu dans un grand calme, mais vos soins lui sont plus indispensables que jamais. La négligence, ou une simple distraction dans l'accomplissement de mes ordonnances, et la vue serait irrémédiablement perdue!

Tout de suite, en brave, Denise affirme :

— Je réponds de moi et avec une supplication dans la voix : “Mais n’en dites rien à Maman ; quelles angoisses pour elle, pensez donc, si elle allait craindre d’avoir deux enfants infirmes !” Et son regard si expressif, si plein de douce résignation pour elle-même, se reporte, terriblement anxieux sur le jeune frère pour lequel elle rêve et espère tous les succès dans l’avenir.

Le docteur regarde cette jolie figure intelligente et fine, ces yeux où se devine la souffrance et murmure à part lui :

“Quel dommage ! une si belle nature !”

Pendant 15 jours, le mal crût, en dépit des soins, pansements et gouttes de nitrate d’argent que Denise, d’une main sûre et ferme, versait, scrupuleusement exacte, dans les yeux du pauvre petit Pierre — Esclave des moindres prescriptions, elle n’osait dormir, étanchant même la nuit au moyen de linges aseptiques, le liquide purulent qui se reformait sans cesse autour des paupières tuméfiées.

Mais durant ces deux longues semaines, elle eut du moins, en récompense de ses soins, les caresses de l’enfant, la joie de lire sur ce cher visage l’expression d’une reconnaissance attendrie. Et quand les pauvres paupières lourdes et tuméfiées se soulevaient, laissant voir un regard tout chargé de tendresse impuissante et qu’elle entendait la petite voix affaiblie lui dire : “Oh ! Denise, que tu es bonne et que tu te fatigues pour moi !” la grande sœur s’estimait payée au centuple de ses

nuits sans sommeil, de ses angoisses et de son abnégation fraternelle.

Enfin! le mal céda et quand le docteur déclara un matin : “La vue est sauvée! Dans huit jours, il n’y paraîtra plus.” Ce fut aussi doux à la jeune fille que si on lui eût dit à elle-même; “Vous allez devenir droite et bien faite, c’en est fait de votre triste infirmité!” C’est que, pour ceux qui savent vraiment aimer, le bonheur de ceux qu’ils chérissent est mille fois plus doux que le leur.

— — — — —

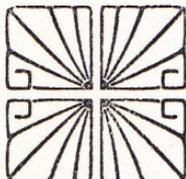
Voici Pierre guéri. Un lien plus fort unit petit Frère et Grande Sœur. Il est tissé, ce lien, du dévouement de l’une, de la tendresse pleine de gratitude de l’autre. Jamais ils n’oublieront cette grave maladie où Denise, au risque d’épuiser ses forces physiques et morales, a sauvé le petit Frère et de la mort, et de la cécité! . . .

Petit Frère et Grande Sœur

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913